

EXTRAITS DE PRESSE

Une France arabe 1798-1831 Histoire des débuts de la diversité,

Ian Coller

Presse écrite

***L'Humanité*, 26 décembre 2014**

L'historien Ian Coller remonte aux sources de la « France arabe », expression qui n'est selon lui « ni hypothétique ni ancrée dans la réalité, qui constitue une vision intentionnelle, un choix historique un espace de possibilité ». Pour en retrouver les contours, l'historien s'engage sur les traces d'Alain Corbin et d'une histoire des rapports entre anonymes, à travers les correspondances, les récits de voyage et les textes littéraires, délaissant la perspective macropolitique au profit de la reconstitution des vies quotidiennes des Arabes en France.

Sous le premier Empire puis la Restauration sont retracés les parcours des réfugiés égyptiens coptes de l'armée d'Orient, des mamelouks, et des Orientaux à turban de Paris et Marseille, où il rappelle un pogrom contre les Égyptiens, à la fin du premier empire. L'année 1827 fait rupture. Si le gouverneur égyptien, vassal de l'Empire ottoman, offre une girafe à Charles X, l'incident diplomatique qui oppose le dey d'Alger au consul français, lié aux dettes impayées nantaises, oriente la France sur la voie de l'expansionnisme et de la conquête algérienne. C'est ce tournant impérialiste et colonial qui aurait conduit au « délitement la France arabe », laquelle retrouvera, selon l'auteur, jamais sa place dans l'historiographie française L'ouvrage aborde par un biais original les questions du rapport entre communautés et nation, entre France et Afrique du Nord. (...)

Ian Coller ne tombe cependant pas dans le travers essentialiste de « l'identité nationale » celui la même dans lequel s'était récemment fourvoyé le pseudo débat sarkozyste. « Il reste possible de proposer une « conception constructiviste forte » qui ne traiterait l'identité ni comme un donné à "découvrir", ni comme une constellation fluide, multiple, mouvante mais comme un projet consistant à configurer des pratiques culturelles, des relations de groupes, et une compréhension

de soi articulée a un espace particulier ». Ce projet pourrait bien être une reprise du cosmopolitisme, celui d'institutions supranationales favorisant la coopération et les échanges, les identités et nationalités multiples, croisées, partagées. Dédié à « l' espoir d'un passé pluriel qui soit également notre avenir global », ce livre est dédié à la mémoire de Zyed Benna et Bouna Traoré, ces deux jeunes garçons dont la mort fut le détonateur des émeutes de 2005, symboles d'une France arabe toujours problématique malgré ses évidentes richesses, empêchée par les peurs xénophobes et les barbaries islamistes

Nicolas Mathey

Page des libraires, automne 2014

Les Égyptiens de Bonaparte

Entretien Ian COLLER

Septembre -1801, l'expédition d'Égypte s'achève en forme de fiasco. Mais ce ne sont pas seulement des soldats français qui sont rapatriés. On trouve aussi des partisans locaux de BONAPARTE qui fuient leur pays. C'est leur histoire en France, largement méconnue, que dévoile IAN COLLER.

Qantara, octobre 2014

Une « France arabe » disparue et oubliée tel est le sujet du livre de Ian Coller, insolite et pourtant dans l'air du temps. En négatif, faut-il le préciser, car « *en France, toute terminologie suggérant l'existence de catégories de populations distinctes et séparées à l'intérieur de la République est frappée d'anathème* ». Cette France arabe que l'historien australien est allé chercher dans les archives de l'armée et de la police, dans des rapports et des correspondances en arabe, dans les traces muettes, à peine déchiffrables, des pierres tombales, est celle qu'ont formée les Égyptiens et les Syriens qui ont quitté l'Égypte en 1801 avec l'armée de Bonaparte. Après une première partie qui va jusqu'en 1820, l'auteur passe en revue les intellectuels arabes de Paris et Marseille pendant cette décennie (1820-1830) cruciale dans la transformation des identités nationales en France et en Europe. Placé sous le signe de Michel Foucault et de sa conception de l'histoire, le livre se veut une contribution à la redécouverte des « *généalogies plurielles ou conjointes* » d'un présent partagé **Z. F.**

L'Histoire, octobre 2014

Première diversité

L'historien australien Ian Coller prouve que, depuis sa lointaine université de Melbourne, il sait se montrer à l'avant-garde des travaux sur l'histoire des circulations et des immigrations entre Europe et Méditerranée. Dans cet ouvrage publié en 2010 aux États-Unis et heureusement traduit par Alma, il démontre de façon convaincante comment, durant les trois premières décennies du XIXe siècle, la France hexagonale est marquée par le contact avec les « Arabes ». Ce terme générique est utilisé à dessein pour mettre en exergue un ensemble d'influences qui ont durablement façonné un imaginaire.

Faisant le lien avec l'actualité de l'immigration et la place de l'islam dans la vie publique des années 2000, Ian Coller transporte le lecteur aux sources de la « diversité » actuelle. On pourrait lui objecter que cette diversité, qui ne se limite pas aux influences arabes, remonte bien avant le début du XIXe siècle. Cette époque n'en est pas moins essentielle : Ian Coller tisse, à partir de sources inédites, une histoire faite d'incompréhensions et de violences, mais aussi d'attrance. L'expédition d'Égypte en 1798 inaugurerait cette « étonnante aventure », non seulement en raison de son impact diplomatique et scientifique mais aussi parce qu'en 1801 plusieurs centaines d'Égyptiens qui avaient adhéré au projet de Bonaparte débarquent à Marseille et s'installent durablement en France. Cette histoire est aussi celle d'une « culture arabe » qui irrigue les esprits, à l'image de la fameuse girafe Zarafa offerte au roi Charles X par Méhémet-Ali. En pleine vogue orientaliste, les représentations de « l'Arabe » vont bon train et s'amplifient encore avec l'expédition d'Alger en 1830-1831, épisode sur lequel Ian Coller conclut sa stimulante étude.

Histoire National Geographic, octobre 2014

Une France arabe vue par un historien australien

À Marseille, on les appela les « réfugiés d'Égypte ». Devenus indésirables dans leur pays, ils arrivèrent en France à partir de 1801, dans le sillage de Bonaparte et de sa campagne d'Égypte. Marchands, fonctionnaires des douanes, soldats ou domestiques, coptes, melkites, musulmans, syriens, libanais, riches, pauvres, ils venaient de la société islamique des terres ottomanes et un de leur seul point commun était de parler l'arabe. Ils formèrent une communauté dans le quartier Castellane de Marseille.

D'autres furent tentés par Paris, où se développait une élite intellectuelle associée à l'Égypte perçue comme « berceau de la science ». Comme le note l'auteur, « *ils créèrent de nouvelles formes de vie ne relevant ni du monde qu'ils avaient quitté ni tout à fait de la France où ils s'installaient. Ils élaborèrent à leur façon une France arabe* ».

Ce processus de formation dynamique changea à la fin des années 1820 avec le tournant colonial en Afrique du Nord qui modifia le statut des Arabes en métropole. C'est paradoxalement un historien australien, Ian Coller qui, à travers les archives, mais aussi des correspondances privées en arabe parfois jamais traduites, nous raconte « une France arabe de 1798 à 1831 », qui n'a selon lui jamais trouvé sa place véritable dans l'histoire française.

Il croise des parcours individuels d'hommes et de femmes avec les changements de la politique française de l'époque, Empire, Restauration, Monarchie de Juillet... En traitant la question du rôle joué par les étrangers dans l'évolution de la France moderne, il réévalue également les apports des Musulmans en Europe au XIXe siècle.

SYLVIE BRIET

Le Monde, 26 septembre 2014

Monde musulman Essais

Sans oublier

Égyptiens en France

Dans le sillage de Bonaparte et de la campagne d'Égypte, plusieurs centaines de fonctionnaires, soldats ou commerçants, intellectuels, mamelouks ou domestiques, souvent issus des minorités de l'Empire Ottoman, débarquent à Marseille, en 1801. Ces réfugiés, de diverses nationalités et confessions, sont des familiers de l'islam et de la langue arabe. Certains s'installent dans le quartier de Castellane, rejoignant les groupes venus de Syrie ou d'Afrique du Nord. D'autres montent à Paris, comme le célèbre Roustam Raza, le mamelouk personnel de l'Empereur, ou comme le lettré Joseph Agoub, qui sera nommé professeur à l'École égyptienne en 1826. Ces arrivants se mêlent, non sans heurts - comme le montre le pogrom anti-égyptien du 25 juin 1815 à Marseille - , à la France de l'Empire et de la Restauration. C'est cette « France arabe » oubliée que l'Australien

Ian Coller donne admirablement à voir. La conquête de l'Algérie, démarrée en 1830, va rebattre les cartes, effaçant le souvenir de cette première expérience de la « diversité ».

Catherine Simon

Le Nouvel Observateur, 25 septembre 2014

Napoléon contre les « arabes »

Après la sanguinaire et calamiteuse expédition d'Égypte, on aurait pu esquisser la France mosaïque qui se construit aujourd'hui. Retour sur une occasion manquée

Qu'allait-il faire dans cette galère ? On s'est beaucoup interrogé sur les motivations de l'expédition d'Égypte dans laquelle s'embarque Bonaparte en 1798 alors qu'il vient de rentrer de la campagne d'Italie, couvert de gloire. Volonté de priver l'Angleterre de ses ressources impériales, en lui coupant la route des Indes ? Désir du Directoire d'éloigner de Paris un général dont la popularité menace son pouvoir ? Le livre de Juan Cole a le mérite de ne pas trop se perdre dans des conjectures qui ont fait les délices des historiens français. Spécialiste réputé du monde musulman, connu des téléspectateurs américains pour ses commentaires au vitriol sur la guerre d'Irak de George W. Bush, il nous raconte l'expédition d'Égypte au vrai, loin de la propagande bonapartiste dont nous subissons aujourd'hui encore les effets. Les historiens français soulignent la modernité de l'expédition scientifique dont Bonaparte a voulu doubler son expédition militaire. Les superbes planches de « la Description de l'Égypte » témoignent de la qualité des savants embarqués. Mais si l'on rapporte le coût de cette publication au sang versé, 15 000 tués au bas mot chez les Égyptiens et 7 000 chez les soldats français, c'est cher payé. La propagande du premier consul fabriquera par tous les moyens, y compris la destruction d'archives, la légende d'une épopée victorieuse. La vérité est pourtant que, lorsque Bonaparte décide brusquement, en août 1799, de regagner Paris dans le plus grand secret pour y cueillir le pouvoir comme « une poire mûre », en confiant le commandement de l'Égypte à Kléber, son expédition est en train de tourner au désastre.

La destruction de la flotte française par l'amiral Nelson avait en fait condamné Bonaparte à s'implanter en Égypte. Or il ne rencontre que des échecs. L'intendance a été moins bien préparée que l'équipe savante. Les soldats crèvent de chaud et de faim dès qu'ils marchent sur Le Caire. À la différence des Italiens qui accueillaient les troupes françaises avec enthousiasme, les Bédouins les attaquent et le peuple du Caire finit par se soulever. Istanbul, alliée aux Anglais, dépêche une armée pour rétablir son emprise sur l'Égypte. Bonaparte n'a alors d'autre choix que d'étendre le

champ des opérations en attaquant la Syrie : nouvel échec. S'il avoue aux doctes membres de l'université d'Al-Azhar son admiration pour Mahomet, Bonaparte voit dans les paysans du Nil un ramassis d'arriérés. Juan Cole n'a pas noirci le trait. Il a simplement exploité les témoignages de l'époque, y compris ceux en langue arabe. Et l'apport le plus original de son livre est de désigner ici les ferments d'un impérialisme colonial. Bonaparte ne s'est jamais montré très économe en sang versé. Mais la cruauté avec laquelle il brûle les villages rebelles et massacre leurs populations dépasse la brutalité ordinaire des soldats de la République. Elle annonce les colonnes infernales de Bugeaud ou de Saint-Arnaud, incendiant les méditas algériennes. Contrairement à une légende tenace, la France n'a donc pas apporté à l'Égypte le choc de la modernité, déjà présente au XVIIIe siècle. Inversement, en accueillant en métropole les mamelouks, commerçants et autres réfugiés de la République française d'Égypte, elle s'offrait la chance d'une greffe culturelle qu'elle n'a pas su saisir. C'est l'occasion manquée que nous raconte Ian Coller dans un essai d'une grande subtilité sur une première ébauche avortée de la France mosaïque qui se construit aujourd'hui. Ils sont coptes, chrétiens syriaques ou musulmans. On les qualifie d'« Égyptiens », mais eux se disent « arabes ». Car si leurs religions les divisent, leur langue les réunit. Maigrement pensionnés par Napoléon, ils sont massacrés par la foule à la chute de l'Empire. Certaines lettres arrivent à s'imposer dans les salons, comme Joseph Agoub dont Ian Coller suit les efforts pour s'insinuer dans la société française. Mais Samuel de Sacy, le maître de l'orientalisme, hostile aux Lumières, rejette leur vision moderniste de la culture arabe ; tout comme l'opinion française qui, chapitrée par ses historiens, ne veut désormais plus avoir que des ancêtres gaulois ou francs.

IAN COLLER historien, spécialiste de l'Égypte moderne, est professeur à l'université de Melbourne (Australie).

BURGUIERE ANDRE

Gazelle, septembre 2014

L'auteur replonge dans les archives pour nous narrer un pan de notre histoire oublié. En 1801, des centaines d'Égyptiens débarquèrent à Marseille, suite aux expéditions de Bonaparte Ian Coller nous raconte alors leur installation mouvementée et les débuts d'une « France arabe ». (Alma).

Ouest France, 6 septembre 2014

Le choc des cultures orientales en France

En 1798, le Directoire envoie en Égypte une armée d'Orient, placée sous le commandement de l'encombrant général Bonaparte Napoléon quitte l'Orient à temps pour éviter l'échec. Il laisse derrière lui ceux qui l'assistèrent dans le projet d'une Égypte nouvelle fonctionnaires, soldats, commerçants Plusieurs centaines d'entre eux le rejoindront en 1801 avec femmes et enfants

On les installe à Marseille. Ils y intègrent une petite communauté arabophone venue de Syrie ou d'Afrique du Nord Mamelouks, marchands, intellectuels, domestiques les réfugiés d'Égypte sont de toutes nationalités et confessions, souvent issus des minorités de l'Empire Ottoman mais tous familiers de l'islam politique même s'ils ne sont pas musulmans Fonde sur un remarquable travail riche de documents inédits, Ian Coller fait revivre ce choc des cultures, où les incompréhensions et la fascination s'entremêlent.

Entre Marseille et Paris c'est l'étonnante aventure de lettres, d'aventuriers, de personnages hauts en couleurs ou très discrets qui, par-delà l'orientalisme, font vivre à la France une première expérience de la diversité.

Le courrier de l'Atlas, septembre 2014

Aux racines de la France arabe

HISTOIRE Prise dans L'urgence du présent ou au piège de la polémique, la présence arabe en France est rarement abordée dans sa profondeur historique et dans tous ses aspects. C'est ce que propose le chercheur australien Ian Coller dans une étude inédite.

Après une longue période de silence, les chercheurs n'en finissent pas d'interroger les racines de la France métissée. À la suite de *La France arabe-orientale* (éd. La Découverte, 2013. Voir Le Courrier de l'Atlas n° 73), à la fois beau livre et ouvrage scientifique faisant le point sur plusieurs siècles de présence, une nouvelle parution, ce mois-ci en librairie, entend reconstituer les visages méconnus des Arabes qui se sont installés en France il y a deux siècles.

Un constat sévère

C'est Ian Coller, un historien australien travaillant à l'Université de Melbourne, qui nous regarde ainsi dans les yeux. Mais pas de loin... L'auteur a vécu en France, à Paris et à Marseille, qui sont d'ailleurs ses terrains d'étude privilégiés pour cette recherche.

Surpris par le traitement politique et médiatique de la mort de Zyed Benna et Bouna Traoré à Clichy-sous-Bois en octobre 2005, et des émeutes dans les banlieues qui ont éclaté dans les semaines qui ont suivi, il dresse un constat sans appel : *"Il est difficile pour certaines populations d'arracher uniforme de reconnaissance à l'État français."* Pire, la différence culturelle de ces Français majoritairement d'origines maghrébine et africaine leur est à la fois sans cesse renvoyée et reprochée. À partir de ce diagnostic, sévère pour la République et qui s'est aggravé depuis, Ian Coller s'est posé une simple question : "Quels ont été les antécédents de la 'France arabe' ?". Ses recherches - souvent complexes - l'ont amené à examiner des sources multiples et éparpillées : archives départementales, militaires ou de police, correspondances, documents diplomatiques, mais aussi iconographie...

Tous ces fragments rassemblés laissent entrevoir une France arabe dans son quotidien, ses joies et ses difficultés, au plus près du vécu des hommes et des femmes de l'époque.

Une reconstitution vivante

L'historien s'est attaché à une période très courte mais foisonnante : depuis la campagne d'Égypte de Bonaparte en 1798 jusqu'à la conquête coloniale de l'Algérie en 1830. Ces trois décennies se révèlent riches de petites histoires, pour la plupart méconnues, que la grande Histoire n'a pas retenues. Incroyables parcours pour ces réfugiés d'Égypte qui s'installent à Marseille après une terrible traversée, au tournant du XIXe siècle, venant grossir les rangs d'une petite communauté arabophone originaire de Syrie ou du Maghreb. De même, la vie et les apports des élites arabes dans la capitale sous l'Empire ont été oubliés.

L'auteur propose une reconstitution vivante, agrémentée de citations et d'illustrations d'époque. On s'émerveillera de trouver sur une gravure du début du XIXe siècle, représentant les jardins du Palais-Royal, un Arabe habillé à la mode ottomane. Mais on est loin des représentations exotiques et idéalisées qui ont fait les beaux jours de l'orientalisme. Si l'implantation de ces petites communautés arabes s'est déroulée sans violence, la douleur de l'exode et le choc des cultures ont été bien réels, provoquant souvent des incompréhensions. Cet ouvrage constitue donc une opportunité rare de retrouver une partie de nos ancêtres et de nos racines. •

Hafid Nidane

Le Canard enchaîné, 27 août 2014

D'une immigration oubliée

Une France arabe : 1798-1831, histoire des débuts de la diversité par Ian Coller

SAIT-ON aujourd'hui que les mamelouks de la garde impériale étaient, pour bon nombre, des Arabes chrétiens, même si Napoléon avait exigé qu'ils portent un turban vert orné du croissant islamique ? Tout en leur donnant le nom de la dynastie qu'il combattit en Égypte ! Se souvient-on que, en garnison à Melun, ils provenaient de Marseille, où avaient été cantonnés les Égyptiens (coptes, syriens melkites, mais aussi musulmans) exilés à bord d'une frégate anglaise en 1801, à la suite du rembarquement piteux de la Grande Armée, première manière ?

Se rappelle-t-on que, dans le tableau du sacre par David, le noble patriarche à capuchon rouge et longue barbe entre Napoléon et le pape Pie VII était Rufa'il Zakhur, alias dom Raphaël de Monachis, un prêtre syrien melkite qui enseigna ensuite l'arabe à Champollion en 1807 ? Sait-on, enfin, que Joanny Pharaon, l'interprète en chef du commandant de l'armée française qui assiégeait la mosquée Kechaoua d'Alger en 1832, était le fils d'Elias Pharaon, l'interprète personnel de Bonaparte en Égypte ?

C'est l'histoire oubliée, voire refoulée, de cette (première) « France arabe », de l'expédition d'Égypte de Bonaparte à l'« invasion » coloniale de l'Algérie, qu'exhumé brillamment l'universitaire australien Ian Coller dans ce livre méticuleux. Il fallait bien un historien venu des antipodes pour montrer aussi nettement comment « l'histoire française, si souvent autocentrée », tend à passer sous silence les immigrations plurielles, la « diversité » qui tisse des identités et communautés plus « nomades » qu'elle n'a tendance à l'écrire.

L'auteur sait pertinemment qu'on n'écrit, ou même qu'on ne « réimagine » l'Histoire qu'à partir du présent et de son actualité politique. Et il place nommément sa recherche sous l'invocation des émeutes des banlieues de 2005 en France : « Ce livre, en un sens, est la conséquence de la mort de ces jeunes garçons (Zyed Benna et Bouna Traoré), de la contestation qui s'ensuivit, et d'un constat : il est difficile pour certaines populations d'arracher une forme de reconnaissance à l'État français. »

Commentant finement gravures et peintures d'époque, exhumant de minces traces dans des archives négligées, Ian Coller montre, par exemple, comment le sort des « réfugiés égyptiens », selon leur dénomination sous l'Empire, anticipe sur d'autres. Dès la traversée d'Aboukir à Marseille, ils ont perdu leur chef, le général copte de l'armée française Ya'qoub. Puis, fliqués par les autorités impériales, Us ont dû faire une croix sur leurs rêves de reconquête, voire

d'indépendance, de l'Égypte. Et subsister grâce à des allocations discrétionnaires, la « rafujiya » (arabisation du mot « réfugié » !), tandis que le maire de Marseille, se plaignant des « négresses égyptiennes », songeait à les consigner tous dans un « dépôt » pour faciliter leur expulsion...

Enfin, en juin 1815, lors de la Restauration, ils ont fait l'objet d'un terrible massacre. De ce « village arabe » dans le quartier de la Castellane, à Marseille, ne reste qu'un témoignage éloquent : celui de Léon Gozlan, écrivain juif algérien élevé sur place, qui fut plus tard le secrétaire de

Balzac... Une plongée des plus éclairantes et érudites dans un passé français plus feuilleté et subtilement « divers » qu'on ne l'imagine parfois !

Fontaine David

Livres Hebdo, 22 août 2014

L'intégration invisible

Ian Coller raconte la première immigration arabe en France après la campagne d'Égypte. Passionnant.

C'est un fait peu connu sinon oublié. Après la campagne d'Égypte et avant la colonisation de l'Algérie, il y eut une immigration arabe en France. Issus des minorités de l'Empire ottoman, ces expatriés débarquèrent à Marseille en 1801. Les intellectuels montèrent à Paris, les autres firent du commerce. Bref, il y eut ce que Ian Coller appelle une « France arabe ».

Dans ce livre élégamment illustré, l'historien australien qui enseigne à La Trobe University à Melbourne fait revivre des personnages comme Ellious Bocthor, professeur d'arabe à l'École des langues orientales, ou Joseph Agoub, témoin précieux de cette communauté et orientaliste en vue dans les années 1820.

Car cette recherche universitaire tirée de sa thèse de doctorat sait faire la part au récit, notamment quand elle évoque le massacre du 25 juin 1815 à Marseille : les troupes du général Verdier se retirèrent et livrèrent les réfugiés d'Égypte à la vindicte des royalistes qui voulaient en finir avec ces supposés soutiens de l'Empereur. Au moins douze personnes furent tuées. Ian Coller montre bien la fabrication de la France moderne de Napoléon Ier à la Restauration, la vie quotidienne de ces migrants qui offrirent à la France une première expérience de la diversité mais en furent aussi des victimes. Ainsi, dans les années 1830, une population arabe non négligeable vivait à Marseille,

à Paris et à Melun. L'aventure colonialiste rompit le fragile équilibre de cette intégration invisible et l'Algérie devint le lieu d'exil pour cette population orientale poussée hors de France par la montée d'un nationalisme d'exclusion.

Certains travaux ardu permettent bien plus que des essais vite troussés de saisir des éléments essentiels de ce que l'on nomme l'identité nationale en rappelant qu'un pays n'est jamais aussi riche de ce qu'il apporte que de ce qu'il reçoit. En redonnant à la « France arabe » sa place, Ian Coller éclaire aussi l'histoire du Proche-Orient et de l'Afrique du Nord.

Laurent Lemire

Internet

orientxxi.info

<http://orientxxi.info/lu-vu-entendu/le-projet-imperialiste-napoleonien,0778>

Les Arabes français de Napoléon, sujets sans droits

Qui se souvient du destin des centaines d' « Égyptiens » qui débarquèrent en France quasiment dans les bagages de Napoléon ? Militaires, commerçants, intellectuels, ils avaient secondé la tentative coloniale française en Égypte et étaient obligés de la quitter pour leur propre sécurité. Ils ne furent pas les seuls. Un peu plus tard, une vague de chrétiens grecs-catholiques syriens arriva en France pour fuir les persécutions d'autres chrétiens, les grecs-orthodoxes, qui leur reprochaient leur union à l'Église de Rome et aux Français...

Une grande partie de ces réfugiés étaient donc chrétiens, mais il y avait aussi des musulmans. Leur vie en France se déroula entre deux conquêtes coloniales françaises dans le monde arabe, de 1798, date du débarquement des troupes françaises à Alexandrie, à 1830, lors de la conquête de l'Algérie.

Pendant cette trentaine d'années, sur deux générations, ils tentèrent de créer une « France arabe », que Ian Coller tente de reconstruire à partir d'archives inédites et de belles gravures montrant des personnages en costume oriental vivant au milieu de la population parisienne. Une société fragile et mouvante, pensionnée par l'État, qui « *tentait d'embrasser une spécificité arabe, aux côtés d'un sentiment de "francité"* »

.Il y avait les soldats, qui rêvaient de reconstituer une force militaire armée pour retourner se battre en Égypte, et qui finirent par intégrer la Grande armée de Napoléon dans le corps des « Mamelouks ». Parmi les intellectuels se détache la figure de Joseph Agoub, Égyptien d'origine

arménienne, arrivé à Marseille à l'âge de six ans. Professeur au collège Louis-Le-Grand, traducteur de la littérature arabe, il écrivait aussi des poèmes en français et se voulait « *le premier Arabe qui ait compris Virgile, admiré Racine, médité Montesquieu* ». Personnalité parisienne, fêté dans les salons littéraires les plus en vue, il perd tout brutalement en 1831 — poste, notoriété et éditeurs. La France est en train de conquérir l'Algérie.

Le monde arabe est pour Louis-Philippe un objet de colonisation. La question du statut des Arabes français, restée floue jusque-là, est résolue : ils sont renvoyés, comme les Algériens, à l'état de sujets sans droits.

Agoub quitta Paris et rentra à Marseille et y mourut à 37 ans, pauvre et oublié. Marseille, la communauté des « Arabes » avait déjà subi de plein fouet la chute de l'empire : le 25 juin 1815, après la chute de Napoléon, des milices royalistes aidées par une foule en furie massacrèrent tous, ceux que désignait leur couleur de peau ou leur habillement au cours d'un « pogrom » qui fit des dizaines de morts.

La « France arabe » sombra dans l'oubli. Coller y voit la première d'une longue série d'intégrations ratées. Son livre est dédié à Zyed Benna et Bouna Traoré, les deux adolescents morts en octobre 2005 après s'être réfugiés dans un transformateur électrique pour échapper à la police. Leur décès déclencha des émeutes dans toutes les grandes villes de France. « *Il est difficile, pour certaines populations, d'arracher une forme de reconnaissance à l'État français* », conclut l'historien.

Pierre Prier

La Cliothèque, 7 octobre 2014

Voilà un livre important aux thèses dépayantes, que d'aucuns pourront trouver critiquables, mais qui n'en formule pas moins une belle réflexion sur l'identité et ses accommodements. Le titre de l'ouvrage est en lui-même un manifeste. Universitaire australien nourri aux normes « transculturelles » d'un cosmopolitisme florissant incarné par le communautarisme anglo-saxon, l'auteur appuie en effet sa réflexion sur un postulat politique explicitement assumé. Interpellé par l'« *idée monoculturelle* », à ses yeux fictive, sur laquelle le modèle français s'est construit, il prospecte en contrechamp les formes de l'altérité masquée, voire niée, de la présence arabe en France au début du XIXe siècle.

De la Campagne d'Égypte à la prise d'Alger, une petite colonie arabe a en effet perpétué une identité spécifique entre Marseille, Paris et Melun. Elle prend sa source dans l'échec de l'expédition d'Égypte (à laquelle il est inapproprié, néanmoins, d'appliquer la dénomination de Grande Armée). Le rapatriement de ses membres est suivi par environ 1500 « Égyptiens »,

auxiliaires militaires ou civils de l'occupation française accompagnés de leurs familles, qui viennent trouver asile en France. La plupart de ces harkis de Bonaparte sont en fait issus des minorités chrétiennes en terre d'islam. Les réfugiés, qui bénéficient du secours financier de l'État, se subdivisent progressivement en deux groupes : un lumpen marseillais qui conserve une identité communautaire appuyée sur un fort entre-soi, et une élite économique, intellectuelle et militaire qui prend assise à Paris et à Melun. L'auteur met en évidence le principe qui rassemble ces différentes composantes, dont l'unité est en fait plus visible de l'extérieur que ressentie de l'intérieur. Leurs parcours, origines ethniques et géographiques, confessions, sont assez divers mais se rejoignent dans un arabisme culturel et linguistique qui marque leur différence commune par rapport à leur nouvel environnement. Des réseaux de solidarité et de subordination, des relations de sociabilité, de rivalité et d'affaires les traversent et les structurent. Les différences raciales et culturelles par rapport à la société d'accueil font jouer des modes d'adaptation allant du repli sur la différence constatée à l'effort d'intégration, en passant par l'identité négociée.

La trentaine d'années que parcourt le livre est riche en inflexions chronologiques. La période napoléonienne est décrite par Ian Coller comme celle du « cosmopolitisme répressif ». On ne suivra pourtant pas forcément l'auteur dans sa perception exclusive du pouvoir en place comme une dictature policière, en allant pour cela jusqu'à idéologiser la routine des pratiques administratives. La loyauté politique à l'égard du régime impérial de ses obligés égyptiens les ayant assimilés à celui-ci, ils en subissent le contrecoup lors du pogrom de Mamelouks en 1815. Cet événement aurait pu malgré tout être mieux replacé dans le contexte élargi de la Terreur Blanche à Marseille, dont ils sont loin d'être la seule cible même si elle était sans doute la plus visible. Ainsi, par exemple, l'épisode a-t-il également frappé féroce les anciens volontaires du bataillon des Marseillais, victimes expiatoires de leur participation à la chute de la monarchie en 1792. Le « cosmopolitisme libéral » de la Restauration s'avère pourtant assez favorable à une réaffirmation, principalement portée par la deuxième génération des fils nés ou élevés en France. Elle produit une élite intellectuelle qui joue un rôle dynamique après 1820 dans le renouveau de l'Orientalisme. Ce courant est renforcé par le rôle d'interface de la France dans la modernisation de l'Égypte, et par la venue à Paris d'étudiants issus des élites supérieures égyptiennes. Mais le rapport avec l'Orient change avec la guerre d'indépendance de la Grèce. Le monde musulman se mue dès lors en une figure hostile. Finalement, la colonisation de l'Algérie racialise la relation avec le monde arabe, redéfinie en termes de supériorité civilisationnelle.

Une lecture particulièrement stimulante

Ce très riche tableau s'appuie sur une performance documentaire dont la pluralité mérite d'être saluée. Bien qu'essentiellement tributaire des traces administratives, Ian Coller tire aussi le meilleur parti des sources littéraires et iconographiques disponibles. La numérotation légèrement décalée de l'appareil des notes est le seul petit regret formel qui puisse être avancé, avec d'autant plus d'indulgence que la finition matérielle de l'ouvrage est une réussite alliant beau papier, typographie élégante et un choix judicieux d'illustrations d'époque. Sur le fond, le propos est assez décapant pour beaucoup séduire, mais aussi interloquer. Car le livre laisse l'impression paradoxale de simultanément surestimer et sous-estimer son sujet. D'un côté, l'analogie posée par le titre de l'ouvrage, entre la migration très contingente et numériquement réduite des « *Égyptiens* » du premier XIXe siècle et la diversité migratoire et ethno-culturelle d'aujourd'hui, semble forcer l'empreinte des premiers au sein de la société française. Par-delà cet anachronisme, l'incontestable intérêt du point de vue décentré exprimé par l'auteur est peut-être aussi sa limite la plus nette. Développer les trajectoires des individus les plus saillants pour en faire des figures de proue communautaires fait peser un risque de surinterprétation et de surdétermination. Si ces séduisantes incarnations apparaissent comme des jalons ténus qui méritent notamment d'être envisagés sous l'angle de l'histoire des idées, cela ne peut malgré tout dissiper l'impression que leurs arbres cachent l'absence de forêt. Où sont passés les autres, et de quelle forme de banalité, sinon d'assimilation, témoigne leur invisibilité ? De même, les intentions politiques médiatrices prêtées à un noyau de gens peu nombreux, assez marginalisés et peu insérés dans les réseaux du pouvoir, semblent assez illusoire. En sens opposé, émerge le regret de n'effleurer que ponctuellement la circulation avérée, notamment à Marseille, d'autres orientaux dont la présence en France est bien antérieure au rapatriement d'Égypte. Il y a là un élément intrigant qui mériterait d'être approfondi, éventuellement par le biais des fonds notariaux, pour mieux cerner cette réalité arabo-islamique latente qui a pu servir de substrat à l'enracinement et la perpétuation des réfugiés égyptiens.

Les rapatriés d'Égypte sont déjà bien connus des spécialistes de l'histoire napoléonienne. Mais Ian Coller offre une relecture attentive et fructueuse de leur destinée, qui a le grand mérite de sortir d'une approche purement factuelle pour donner ampleur et profondeur à l'enjeu de leur dynamique identitaire. Loin du choc des cultures, il évoque des formes positives de cohabitation, dans un cadre d'égalité de dignité où l'identité minoritaire se redéfinit à travers une quête sans cesse en état d'accommodation. La perspective, tracée hors des schémas de pensée de la tradition française, vaut qu'on s'y arrête. On peine cependant à peser le degré de diversité résultant de la minorité infime d'individus ainsi contemplés. Plutôt qu'une France arabe, on reste donc davantage sur l'impression d'un moment arabe en France.

Radio

France Inter, « La marche de l'Histoire », 29 septembre 2014

<http://www.franceinter.fr/emission-la-marche-de-lhistoire-les-egyptiens-de-bonaparte-en-france>

France Culture, « La fabrique de l'Histoire », 12 septembre 2014

En première partie de la Fabrique de ce jour, entretien avec Ian Coller, historien australien, pour son ouvrage « Une France arabe : 1789-1831 » (éditions Alma).

<http://www.franceculture.fr/emission-la-fabrique-de-l-histoire-mouvements-et-formations-des-etudiants-d-afrique-noire-14-2014-09>